

ADVANCE PRAISE FOR SARA WHYM'S *DREAMSCAPES*

Sara Whym's *Dreamscapes* bring to mind authors whose *worlds* are unforgettable (Beckett, Shakespeare, Kafka, or the playwright Kantor) because each element (sentence, sequence, episode, poem) appears just as suddenly, with the same sort of stupefying, as well as poignant, intensity. To be sure, there is nothing here that is not absolutely unique, starting with the — outright spectral! — density of the maternal experience. Yet naming such worlds helps me name, in turn, the mix of *disquiet* and *happiness* that I feel upon reading these *dreamscapes*. Their own world is one where *everything* happens, the dead return, the living behave like the dead, like gods, like animals — and human beings! A world of extreme concentration and extreme distraction, of bedazzlement, of scattering, and, within all that, of *magnetizing love*. Silhouettes (voices, bodies, figures, clothes: characters almost) gradually settle in my memory, as though at home there: at times as if in a salon, at times as in a train car, a stagecoach, a wagon, a rocket, and so many other unlikely vehicles, lodging their unreason in each while being introduced by a voice that crosses paths with them, welcomes them, runs from and searches for them, protects them or protects itself from them; a voice that is not mine, but wanders freely in my head. And so these poems are like little theaters, each oneiric landscape staging a scene that is always unstable, flexible, elastic and metamorphic — like dreams themselves do; but staging it further, and better, than they do, thanks to the infinitely *graceful* effect of powerful writing.

Hélène Merlin-Kajman, author of *Rachel & Lire dans la geule du loup*

Original French text

A lire les *Dreamscapes* de Sara Whym, je pense à des auteurs au monde inoubliable (Beckett, Shakespeare, Kafka, ou le dramaturge Kantor) parce que chaque unité (phrase, séquence, séance, poème) a la même vitesse de surgissement, le même genre d'intensité stupéfiante autant que poignante. Mais, bien sûr, rien qui ne soit absolument singulier, et d'abord, la densité de l'expérience maternelle – jusqu'au spectral ! Ces noms de mondes m'aident seulement à nommer un peu du mélange d'*inquiétude* et de *bonheur* que j'éprouve à lire ces *dreamscapes*. Leur monde : un monde où *tout* arrive, les morts reviennent, les vivants se comportent comme des morts, des dieux, des animaux — et des êtres humains ! Un monde de concentration extrême et d'extrême distraction, de fulgurance, d'éparpillement et, en tout cela, d'*aimance*. Des silhouettes (voix, corps, allures, vêtements : presque des personnages) peu à peu prennent place dans ma mémoire comme s'ils y étaient chez eux : parfois comme dans un salon, parfois comme dans un wagon, une diligence, un chariot, une fusée, et tant d'autres véhicules improbables, pour y installer leur déraison, introduits par la voix qui les croise, les accueille, les fuit et les recherche,

les protège ou s'en protège (une voix qui n'est pas la mienne mais se promène librement dans ma tête). Ainsi ces poèmes sont comme de petits théâtres, chaque paysage de rêve dressant une scène toujours labile, souple, élastique et métamorphique — comme dans les rêves, mais davantage et mieux qu'eux, sous l'effet infiniment *gracieux* de la puissance d'écrire.